

Maryse
Wolinski

Au risque
de la vie

Seuil

Au risque de la vie

Maryse Wolinski

Au risque de la vie

Éditions du Seuil

Pour la citation en exergue :
Milan Kundera, *Les Testaments trahis*,
© Gallimard, 1993.

ISBN 978-2-02-144850-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Elsa

« Un mort que j'aime ne sera jamais mort pour moi. Je ne peux même pas dire : je l'ai aimé ; non, je l'aime. Et si je refuse de parler de mon amour pour lui au temps passé, cela veut dire que celui qui est mort est. C'est là peut-être que se trouve la dimension religieuse de l'homme. »

Milan Kundera, *Les Testaments trahis*

Première partie

Dans ma nuit indécise deux kalachnikovs sont alignées, et soudain, l'une se détache et se dirige vers lui, l'amour de mes 21 ans. Derrière ta cagoule noire, Chérif, tes yeux brillent de haine, exorbités par la substance hallucinogène qui fait de toi une marionnette. Ton frère Saïd et toi, vous êtes des pantins articulés par les ordres des sanguinaires de l'AQPA, al-Qaïda dans la péninsule arabique, qui, depuis 2011, se fait appeler Ansar al-Charia pour ses activités au Yémen. Tu ne peux penser à rien d'autre que tuer, parce que tu t'es entraîné pour ce grand jour. Parce que le calife des califes, que tu respectes et crains, t'a ordonné une mission dont tu es fier : abattre la liberté d'expression et ceux qui la font vivre. Ce 7 janvier de l'année 2015, une date qui n'a pas été choisie au hasard, tu es passé à l'acte. C'est le jour où le cœur de mon amoureux s'est arrêté. Le jour où ma vie s'est brisée.

Je marche sans but le long de l'allée de l'avenue de Breteuil, hantée par la nuit que je viens de vivre. Une nuit bousculée par ce cauchemar récurrent. Une nuit comme bien d'autres. Cinq ans après l'attentat que tu as commis dans les locaux du journal *Charlie Hebdo*, assassinant mon amoureux, tu ne me quittes plus, Chérif. Je te désigne parce que je sais que tu es le tueur. Alors je m'adresse à toi.

Ces joggeurs que je croise, comme ces mères ou ces nounous souriant à un enfant dans le cocon de la poussette, ces couples qui s'enlacent et s'embrassent, vois-tu, Chérif, je les envie parce qu'ils ne t'ont pas rencontré sur leur chemin. Moi, si ! Et depuis, nous ne vivons plus dans le même monde. Le mien est celui du désert de l'absence, de l'avenir incertain, du souffle dérobé. De nuit comme de jour, ma vie est en suspens.

Au loin, le dôme des Invalides brille dans le soleil couchant.

Sache qu'avec l'aide de ton frère aîné, Saïd, en tuant dix personnes dans les locaux étroits de *Charlie Hebdo*, tu as anéanti la vie de plusieurs dizaines de personnes, mutilé des générations. Derrière un homme assassiné, il y a une femme, une amoureuse, une famille, des enfants,

des frères, des sœurs, des amis. Un pays. La souffrance s'est abattue sur nous tous et sur nos descendants. Certains se sauveront, d'autres porteront la violence en eux, d'autres encore en mourront. C'était le but du jeu, n'est-ce pas ? Donner une leçon à ces Occidentaux qui vivent dans le plaisir et la liberté. Attentats sur attentats, créer le chaos en Occident, particulièrement en France où vivent dix millions de musulmans, générer l'amalgame, les pires conflits, pour faire régner la loi de tes maîtres, de ton calife, celle de la charia.

Mais, tu sais, tuer la liberté d'expression, ce n'est vraiment pas gagné. Nous préserverons cette liberté qui nous est chère, et qui est le ferment de la République. Aujourd'hui, comme hier, elle est plus vivante que jamais.

Ce 7 janvier, tandis que tu avais accompli ta mission, sûrement préparée dans la discrétion pour ne pas te faire repérer, j'avoue que je ne pensais pas à la liberté d'expression. J'avais sous les yeux mon amoureux, ce talentueux artiste et fabuleux compagnon de vie, face à ton arme de guerre. Cette image commençait à s'inscrire en moi. Derrière ta cagoule, tu n'avais aucune pitié. Journalistes et dessinateurs étaient nombreux autour de la table. Ta kalach a d'abord balayé la salle de réunion,

puis, après une seconde d'hésitation – tu ne t'attendais pas à ce qu'ils soient aussi nombreux –, tu les as tous descendus, l'un après l'autre. Descendus ou sévèrement blessés.

Quelques heures après le départ de mon amoureux qui m'avait lancé cette ultime phrase : « Chérie, je vais à *Charlie* », je me retrouve amputée à jamais. Ses yeux riaient en m'envoyant un baiser. Cette phrase résonnera en moi jusqu'à la fin.

Ses yeux ne riront plus. Je n'entendrai plus sa voix qui se faisait douce pour moi, son pas dans le couloir de ma chambre où il venait me rejoindre pour le petit-déjeuner, comme ce matin-là. Ce 7 janvier, l'absence déjà me sidérait. La violence avait envahi ma vie. Je la sentais s'installer. Dès les premiers instants, j'ai compris qu'il y avait eu des failles : la surveillance supprimée devant les locaux du journal, Saïd et toi, libres... Plus tard, après être partie à la recherche de la vérité, je m'apercevrai à quel point ces graves manquements avaient été nombreux à divers niveaux. La colère prenait de l'ampleur et me coupait le souffle. Je bousculais les pensées parasites pour retrouver le visage, les expressions amoureuses de cet homme aimé qui, une dernière fois, m'envoyait de loin un baiser. Je revois son geste, sa voix coule en moi.

